

LE

PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six Mois 2 »
Un An 4 »

Rédaction et Administration: 14, rue Confort, Lyon

ANNONCES

Annonces. . . . la ligne 0.25
Réclames. . . . — 0.50

V. FOURNIER, DIRECTEUR

Sommaire

Causerie LUCIEN.
Echos artistiques P. B.
Croquis Alpestres: L'arrivée . . . UN ATTENTIF.
Quatuor de quatrains GABRIEL MONIVON.
La Graphologie. L. M.
Notre Album: L'Âne (sonnet). . . LÉON CLADEL.
A travers l'Exposition X...
Le Curé de Cucugnan. ALPHONSE DAUDET.
Le Facteur rural JEAN BARANCY.
Casino des Arts. — Scala-Bouffes.
Bulletin financier X...

CAUSERIE

L'Exposition qui bat son plein, car tous les trains débarquant à Lyon, sont bondés de voyageurs, aura pour nous le précieux avantage de faire connaître notre ville, qui ne l'est guère des étrangers, et quand je parle des étrangers, je n'entends point parler des habitants des pays éloignés, mais spécialement des habitants de villes situées seulement à une centaine de kilomètres de notre ville.

C'est surtout ce public des petites localités qui constitue la majorité des visiteurs.

Si vous prêtez l'oreille à la conversation faite en général à haute voix par des campagnards, vous ne pouvez vous empêcher de sourire en entendant la manifestation naïve de leur étonnement.

Le tramway électrique est pour eux un problème insoluble, il n'est pas jusqu'aux mouches — actionnées par une hélice — qui leur paraissent une invention diabolique, de même que les horloges électriques, placées sur les reverbères. Ils en cherchent le mouvement, comme la mère Michel au Théâtre Italien, cherchait la mèche des bougies électriques, si bien que ce qui l'avait le plus étonnée dans la représentation, c'est que ces bougies n'avaient pas été consumées.

En revanche, ce qui fait le désespoir de ces braves campagnards, si économes, c'est la nécessité d'avoir toujours à ouvrir leur portemonnaie.

Dans un village, ce qu'on appelle l'argent de poche n'existe pas, on ne saurait le dépenser; dans une grande ville, nul ne l'ignore, il fond entre les doigts.

L'autre jour, une femme de la campagne entre dans un de ces établissements à quinze centimes « correspondant à un besoin de la nature humaine ». Elle en ressort bientôt radieuse et

soulagée, mais sur le seuil, la préposée lui demande le prix de sa station.

Indignation de la villageoise qui prétend que dans son pays jamais on ne paye rien pour pareille opération favorable à la végétation. Il fallut l'intervention d'un gardien de la paix pour lui faire comprendre que tout se paie dans une grande ville, même ce qui est le contraire d'une consommation.

Les facilités données par les chemins de fer, par les billets d'aller et retour et les trains de plaisir pour faire un voyage, provoquent dans certains villages de véritables exodes.

Un de mes amis, qui est maire d'une petite commune située à cinquante kilomètres de Lyon, me disait que sur ses dix-huit cents administrés, il n'y en aurait certainement pas un seul qui ne viendrait pas à l'Exposition. Cette Exposition est le grand événement du jour dans tous les villages, on en parle à la veillée, et celui qui l'a vue en raconte, en les amplifiant, les merveilles, de telle sorte qu'un beau matin le père de famille, rompant avec ses habitudes parcimonieuses, tire un ou deux louis de son bas de laine, et annonce à ses enfants radieux qu'on partira le lendemain pour Lyon.

On parle beaucoup à l'heure présente des revendications anarchistes et socialistes. Il n'y a pas à s'y tromper, ces revendications ont surtout leur source dans les progrès qui ont mis les plaisirs à la portée de tout le monde. Avant la création des chemins de fer, il n'y avait que les gens très riches pouvant se permettre le luxe d'un voyage; jamais un honnête boutiquier de la rue Mercière, qui se retirait après trente ans de travail, ne faisait le rêve insensé de visiter Paris, ce qui entraînait une grande dépense de temps et d'argent.

Aujourd'hui, on peut si bien économiser l'un et l'autre, qu'un voyage à Paris est à la portée de tout individu qui, dans cette prévision, réalise quotidiennement de petites économies.

Ce que je dis des voyages peut se dire de tout. La blouse — vous pouvez en faire la remarque — a complètement disparu, le député Thivrier, qui la porte au Corps législatif, se trompe du tout au tout en croyant en faire un point de revendications ouvrières, la blouse, je le répète, a complètement disparu, et cela par cette raison bien simple que les progrès accomplis dans les vêtements permet d'avoir un complet pour vingt-neuf francs: de telle sorte

qu'aujourd'hui l'ouvrier est habillé comme vous et moi, et que la seule différence qu'on peut trouver est la façon dont un homme sait, je ne dis pas s'habiller, mais porter ses vêtements.

Le progrès a développé, en le mettant à la portée de tous, le goût du bien-être et des plaisirs, mais pour satisfaire ce goût, il faut de l'argent, de là les revendications sociales auxquelles nos pères ne songeaient pas.

Je reviens à l'Exposition, qui donne à notre ville tant d'animation, et qui aura pour résultat pratique de laisser à Lyon quelques beaux millions dans les magasins et les établissements de consommations.

J'ai interrogé beaucoup d'étrangers, tous sont enchantés de l'Exposition qui est réellement très remarquable, et où on multiplie les fêtes, lesquelles y ajoutent un attrait de plus, mais ces étrangers emportent en outre de notre ville la meilleure impression, ils la trouvent splendide, et ne ressemblant pas à la description qu'en font assez volontiers les guides, la disant plongée perpétuellement dans de méphitiques brouillards.

Il est donc plus que probable que le voyage auquel l'Exposition a servi de prétexte, sera suivi de beaucoup d'autres, et que notre ville, injustement abandonnée, aura maintenant la visite de nombreux étrangers, ceux qui, l'ayant vue, voudront la revoir, et ceux qui ne la connaissent pas, en ayant entendu parler, désirent la connaître. A ce point de vue, l'Exposition nous aura rendu un grand service.

Victor Hugo a dit que Paris était la capitale du monde, et Lyon la capitale de la France. En ce qui nous concerne, l'expression est peut-être exagérée, mais nous pouvons sans prétention dire que Lyon est la capitale du Midi, et nous avons maintenant bien peu de choses à faire pour y attirer les étrangers qui en connaissent les charmes.

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

La réouverture du Grand-Théâtre se fera mardi 4 septembre, non avec l'opéra dont les représentations ne commenceront qu'en octobre, suivant l'habitude, mais avec un drame, les *Chorans* tiré du roman de Balzac, par MM. Blavat et Berton.

Voici à ce propos ce que publie le *Figaro* dans son courrier des théâtres :

« M. Campocasso se propose d'inaugurer la saison théâtrale de Lyon, par les *Chouans*, le beau drame historique tiré du roman de Balzac par E. Blavet et P. Berton, et qui a eu un si grand succès sur la scène de l'Ambigu.

« Nous aurons le plaisir de voir, dans le principal rôle de la pièce, une ancienne et charmante pensionnaire des Célestins. Mlle Laure Fleur, aujourd'hui passée au rang d'étoile parisienne, qui a créé avec un rare talent le rôle si passionné de Marie de Verneuil.

« Nous pouvons ajouter que M. Campocasso montera les *Chouans* avec un grand luxe de mise en scène.

« La pièce se jouera dans les beaux décors de l'Ambigu, prêtés gracieusement par M. Grisier à son collègue lyonnais.

« Elle sera interprétée par tous les artistes de la création, sauf deux ou trois retenus à Paris par les nécessités du service. »

* *

M. Lafon directeur de l'Opéra de Nice a signé les engagements suivants :

Forts ténors : MM. Bucognani et Defly ; barytons : MM. Labis et Stamlar ; basses : MM. Fabre et Cabalet ; ténor léger : M. Delmas ; baryton : M. Frédéric Boyer ; chanteuse Falcon : M^{lle} Amélie Bossi ; contralto : M^{me} Stella Brazzi ; chanteuses légères : M^{mes} Mailly-Fontiane, Rolandi et Giacometti.

P. B.

CROQUIS ALPESTRES

L'ARRIVÉE

A Léon Mayet.

I

Lorsqu'après les longues heures pénibles passées en chemin de fer français, les ennuyeuses formalités de la douane, l'interminable trajet sur la voie ferrée suisse, le train stoppe à la station tant désirée, le voyageur éprouve une impression de soulagement dont rien n'approche. Tandis que s'empressent autour de lui voituriers et portefaix, que les mille petits colis qui embarrassent ses doigts sont prestement enlevés et déposés dans la voiture qui doit l'emmenner là-haut, tout là-haut, le conduire « à la montagne », un air plus vif lui fouette le visage, un air frais et léger qui passe sur son front comme une caresse de dentelles, un air suave, parfumé d'agrestes senteurs, pénétrant les poumons délicieusement. Dès lors, pour le touriste accablé, tout est bien, tout est charmant : la gare, vous savez, ces gares helvétiques propres, enrubannées de plantes grimpantes, aux murs de briques rouges soigneusement entretenus ; les employés, graves et tranquilles, qui portent avec des aisances d'hercules forains des malles grandes comme des wagons, sortes d'armoires où des familles entières enfouissent des trousseaux collectifs en une touchante mais peu enviable promiscuité ; les véhicules de toutes formes rués sur la gare en bataillons serrés et dont les cochers se jetant sur vous avec férocité vous étourdissent et vous houspillent. Mais le voyageur est si content de toucher au

but que, loin de se fâcher, il sourit, hoche la tête avec satisfaction et finit par se laisser prendre aux déclarations ronflantes d'un postillon plus hardi que ses camarades, et plus cher aussi !

Le prix débattu, les colis chargés, en route pour la montagne.

L'atmosphère pure est tiède, pas un nuage, avant d'atteindre les contreforts des monts solennels qui se dressent à l'horizon, nous traversons la plaine, au trot rapide des bons chevaux secouant leurs grelots avec entrain. En face de nous, des bois sombres mettent de grandes traînées noires sur les versants abrupts, tendent des rideaux de verdure au premier plan du majestueux décor. Le soleil triomphe et darde sur les choses la gloire de ses rayons d'or.

La voiture atteint les premières pentes et commence à gravir la côte. Insensiblement l'on s'élève au-dessus de la vaste vallée du Rhône, et les détails s'accusent, les regards s'accrochent aux bourgs de la plaine ; voici Aigle, à nos pieds ; Ollon, à mi-coteau ; Bex, dans son nid de verdure, et tout là-bas, Saint-Maurice, à un coude du Rhône, qui, semblable à un grand sillon d'argent, poursuit hâtivement sa course jusqu'à son évanouissement momentané dans la coupe du Léman. Nous montons lentement. La route suit de capricieux méandres, contourne des précipices, escalade les rocs.

Les bois de sapins que nous apercevions d'en bas, solennels et lointains sont maintenant près de nous. Quelques tours de roues, et nous voici au milieu des gigantesques fûts qui couvrent les croupes des pics moyens, luttent avec les anfractuosités du roc, pointent dans le ciel leurs fines têtes d'aiguilles virides. Un pénétrant parfum de résine s'exhale de leurs branches.

Des rayons de soleil, pareils à des flèches lumineuses, tombent sur le sol ombragé. De chaque côté de la route des fraisiers étalent leur verdure tendre constellée des points rouges de leurs fruits. De hautes bruyères agitent leurs hampes flexibles et découpées bizarrement. Ça et là des campanules violettes balancent leurs carillons muets.

Nous nous élevons toujours. A nos pieds, dans la plaine, les détails deviennent moins nets. Les bourgs, les champs, les arbres de la vallée semblent diminuer, s'écraser sur le sol, prennent des apparences chétives qui déconcertent l'œil, fixant des proportions perdues. Le calme devient plus profond. Le sourd bruissement océanien des arbres verts remplace les bruits confus qui montaient de la plaine. Des corbeaux aux grandes ailes volent autour de nous en croassant. Si grande est la paix ambiante qu'on « entend le silence ». Les chevaux lourdement chargés avancent avec patience et lenteur. Bientôt nous parvenons au sommet du ravin encaissé dans lequel nous évoluons. Et tout à coup, éblouis et charmés, nous restons muets d'admiration devant l'incomparable spectacle qui s'offre à nous dans la splendeur de l'été helvétique.

Nous sommes au milieu d'un cirque grandiose de montagnes. A droite, la Dent du Midi dresse dans l'azur éclatant ses pointes couvertes de l'émail blanc des neiges éternelles. Au fond, barrant le panorama de sa haute

muraille de glace vierge, le Trient étale son manteau immaculé que rosit le couchant. A gauche, en un échafaudage immense, des rochers aux formes étranges surgissent, créneaux de pierres profilant sur l'immensité leurs silhouettes grêles ou monstrueuses. Des nuées légères s'accrochent à leurs flancs, s'enroulent à leurs bases, mettent des diadèmes de gaze sur le bleu d'acier des roches effritées du grand et du petit Meuveran et de la dent de Morcles enfonçant dans la vallée son énorme éperon de silex. Il n'est pas de termes pour rendre la beauté d'une telle vision...

Tandis que mes yeux errent de l'un à l'autre des monts sublimes, la route s'élève, toujours plus raide et plus étroite. Les chevaux exténués, soufflent, des taons collés à leurs flancs en sueur. On traverse Huémoz, petit village accroché aux flancs des contreforts du Chamosaire, et moins d'une heure après on pénètre dans la cour de l'hôtel.

(A suivre).

UN ATTENTIF.

QUATUOR DE QUATRAINS

L'ÂME DU POÈTE

La source est cachée au fond du bois noir...
Mystère et beauté, le ciel s'y reflète :
Sois toujours de même un divin miroir,
Eau vive et profonde, âme du poète !

L'ATTRAIT DE L'ENFANCE

Sur les traits de l'enfant, la vie a tous ses charmes :
Sa lèvre épanouie est la fleur du baiser ;
L'œil cherche encore en vain ce sentier que les larmes,
Sur toute joue, hélas ! un jour doivent creuser !...

PLEURS ET SOURIRES

La beauté, pour nous plaire et nous prendre à ses charmes,
Emploie avec tant d'art le sourire ou les larmes,
Que le cœur fasciné ne sait s'il aime mieux
Les roses de la bouche ou les perles des yeux !

L'AMOUR CRÉATEUR

De mon sein coule un flux de merveilles fécondes ;
Les astres, fleurs du ciel, y germent tour à tour...
Un seul de mes baisers peut engendrer des mondes :
Je suis le créateur, puisque je suis l'amour !...

Gabriel MONAVON.

LA GRAPHOLOGIE

La graphologie est la science à la mode et de plus en plus elle se répand dans le public.

Pour les uns, c'est plutôt un amusement de salon ; pour beaucoup d'autres, c'est une science véritable... et de fait il est des principes aujourd'hui bien établis, dont la vérité n'est plus contestable, qui donnent à la graphologie de solides assises.

Un de nos confrères parisiens a eu l'idée de résumer dans une brève nomenclature, d'après les travaux des plus célèbres graphologues, les signes graphiques très naturels et très simples qui correspondent aux principaux états de l'âme. Cette nomenclature est très curieuse.

AFFECTIVITÉ. — Ecriture inclinée de droite à gauche. Très marqué, ce signe indique la passion. Comme opposition, l'écriture droite équivalait à la sécheresse de cœur.

AMBITION. — Tendances qu'ont, sur papier non rayé, les lignes à s'élever. La ligne descendante dénote au contraire le découragement.

BON GOUT. — Ecriture élégante, sans fioritures vulgaires. Majuscules harmoniques.

COQUETTERIE. — Lettres à fioritures et principalement *L*, *C* et *D* majuscules avec courbes en trompettes.

DÉDUCTION. — Lettres régulièrement et généralement liées.

DESPOTIVITÉ. — *t* minuscule barré haut.

DIPLOMATIE. — Lignes sinueuses, serpentine. Signature avec paraphe en forme de toile d'araignée. Combiné avec les mots gladiolés, disant dissimulation, et avec l'écriture très inclinée dénotant la passion, on obtient cette belle résultante : *mensonge*.

DOUCEUR. — Absence de traits anguleux dans l'écriture : liaison des lettres entre elles faite par des courbes.

ECONOMIE. — Mots peu éloignés les uns des autres, s'entassant à la fin de la ligne pour ne pas être renvoyés à la ligne suivante. Marge étroite à gauche, absente à droite. Manque de trait final à la fin des mots.

Exagéré, avec, en plus, la majuscule *M* commençant par un croc pâteux, ce signe dénote l'avarice.

EGOISME. — Majuscules des mots, au lieu de se lier aux lettres suivantes, terminées par un crochet rentrant.

ENTHOUSIASME. — Longueur et fréquence des points d'exclamation.

EPANOUISSEMENT (hardiesse, contentement de soi). — Lettres et principalement *M* majuscules larges, épanouies.

FERMETÉ. — Ecriture rigide, régulière, sur papier non rayé, ne s'éloignant pas de la ligne droite. Traits horizontaux bien rectilignes, particulièrement dans les barres des *t*.

FRANCHISE. — Mots dont les lettres vont en grossissant. Lettres non bouclées, principalement en ce qui concerne les *o*, les *a* et les *g*.

GÉNÉROSITÉ. — Mots espacés. Beaucoup de marges. Finales longues. Les prodigues possèdent naturellement ce signe avec accentuation.

GOUT DE L'ART. — Majuscules gracieuses avec tendance à reproduire dans leur tracé la forme des lettres typographiques.

IMAGINATION. — Grand mouvement des hampes et queues de lettres en dessus et en dessous des lignes. Si ce mouvement produit de l'enchevêtrement avec les lignes voisines il y a *bizarrierie*, *originalité*, et, en cas d'exagération très marquée, *tendance à la folie*.

IMPÉNÉTRABILITÉ (finesse, dissimulation). — Mots faits de lettres allant en diminuant de grosseur. Si les mots finissent mangés par la plume, la finesse est poussée jusqu'à la ruse.

IMPRÉVOYANCE. — Manque de ponctuation et d'alinéas, *t* non barrés.

INTUITION. — Mots avec lettres souvent séparées les unes des autres.

MAGNIFICENCE. — Ecriture très haute. Cette écriture est l'écriture des rois.

MOBILITÉ. — Mots et lettres inégalement espacés et de dimensions différentes. Ecriture changeante.

MODESTIE. — Majuscules ne dépassant pas trop en hauteur et n'éclipsant pas trop en largeur les autres lettres.

Première hampe de la majuscule *M* moins élevée que la ou les deux autres.

NETTETÉ (clarté, précision). — Mots et lettres régulièrement espacés, écriture lisible, ponctuation soignée.

OBSTINATION. — Barre du *t* minuscule ascendante et se prolongeant de droite à gauche jusqu'à traverser les lettres du mot. Ce signe, appelé communément *t barré en retour*, est très caractéristique.

ORGUEIL. — Majuscules très hautes. Si la première hampe de la majuscule *M* est plus élevée que la ou les deux autres, on a l'orgueil de comparaison. Si, tout en étant exagérées, ces hampes sont de même hauteur, on a l'orgueil par admiration de soi-même.

PRUDENCE (méfiance, pusillanimité). — Fi-

nales démesurément allongées à la fin des lignes, comme pour empêcher qu'on ajoute des mots supplémentaires. Beaucoup de points, même où il n'en faut pas. Paraphe terminé uniquement par un point.

SPIRITUALISME (prédominance de l'esprit). — Ecriture faite de traits fins, non renflés. Absence d'empâtements. Points peu appuyés. Le *sensuel* affectionne, au contraire, les traits pâteux ou renflés, les points grassements indiqués.

TÉNACITÉ. — Un petit croc se plaçant tant qu'il peut à la fin des barres ou des finales.

TIMIDITÉ. — Lettres tremblées, rapprochées inégalement. Les majuscules et principalement l'*M* sont faites, dans ce cas, de hampes très serrées l'une contre l'autre, ce qui indique aussi la *gêne*.

VIVACITÉ. — Ecriture rapidement formée. Barres ténues et allongées. Points placés très loin des *i*. Barres des *t* ne touchant pas ces derniers.

VOLONTÉ. — Traits en massue, soit comme barre des *t*, soit comme finale des mots des majuscules et du paraphe. Points énergiquement placés sur les *i* ou à la fin des phrases.

Il va s'en dire que l'on doit analyser de préférence des lettres intimes, écrites sur du papier non réglé. Les dernières lignes sont celles où il y a le plus d'abandon, ce sont les plus *vraies* : ce sont celles qu'il faut étudier le plus soigneusement.

L'attention doit aussi se porter sur la signature, qui a une importance capitale en graphologie.

Enfin, de même qu'un avare peut devenir prodigue en certaine circonstance, et un timide avoir des moments d'audace, de même l'écriture présente de fréquentes contradictions. Ces contradictions des signes graphiques correspondent à des contradictions dans le caractère et ne s'infirmant pas toujours quoique contradictoires.

L. M.

NOTRE ALBUM

L'ÂNE

Il avait sur l'échine une croix pour blason ;
Galeux, poussif, arqué, chauve et la dent pourrie,
Squelette, on le poussait tout droit à la voirie,
Je l'achetai cent sous. Il vit en ma maison.

Sa langue avec amour épile ma prairie
Et son œil réfléchit les arbres, le gazon,
La broussaille et les feux sanglants de l'horizon ;
Il n'a plus à présent la croupe endolorie.

A mon approche, il a des rires d'ouragans.
Il chante, il danse, il dit des mots extravagants
Et me tend ses naseaux imbibés de lavande.

Mon âne, sois tranquille, erre et dors, mange et bois
Et vis joyeux parmi mes prés, parmi mes bois
Va, je te comblerai d'honneur et de provende.

Léon CLADEL.

L'EXPOSITION DE LYON

AVIS

MM. les exposants et chefs d'établissements sont prévenus qu'à partir du 10 septembre les cartes de personnel : cartes photographiques de service, cartes jaunes et cartes roses avec jetons et cartes provisoires ne seront admises au tourniquet qu'après avoir été revêtues préalablement d'un nouveau timbre spécial.

En conséquence, les intéressés sont priés de

se présenter au bureau de l'Exposition (service des cartes) du 31 août au 9 septembre inclus, munis de la liste complète de leur personnel et des cartes antérieurement délivrées à leurs employés, afin de régulariser leur situation.

Ces cartes seront timbrées après vérification.

Toute carte présentée par un titulaire isolé ne pourra être régularisée, les chefs d'établissements ou exposants seuls, ou leurs fondés de pouvoir, pourront effectuer cette opération en se conformant aux prescriptions du paragraphe précédent.

Il est rappelé à MM. les intéressés :

1° Que les cartes photographiques de service ne sont délivrées qu'à des employés dont les fonctions ont un caractère de permanence absolue et sur le *visa* d'une demande régulière ;

2° Qu'il est interdit aux employés et gens de service de s'écarter de l'exploitation à laquelle ils sont attachés dans l'Exposition ;

3° Qu'un contrôle est organisé à cet effet, toute la journée, pour s'assurer que ce personnel est à son poste et que toute absence non justifiée sera l'objet de mesures administratives, d'une perception de 1 franc au compte de l'employeur et, après le deuxième avertissement, du retrait de la carte.

Toute carte saisie entre les mains d'une personne autre que le titulaire ne sera pas restituée ni remplacée, et aucune carte ne sera donnée à un nouvel employé en remplacement d'une autre si la carte de l'employé remplacé n'est restituée.

Le bureau du service des cartes est ouvert tous les jours de la semaine de 8 à 11 heures du matin, et de 2 à 5 heures le soir.

Le concessionnaire général de l'Exposition,

Signé : J. CLARET.

LE THÉÂTRE CHINOIS

Parmi toutes les attractions de l'Exposition, il en est une que nous recommandons particulièrement à nos lecteurs. Le théâtre chinois s'élève près du ballon captif ; il est, en effet, le vrai spectacle des vacances ; il se recommande aux familles par la variété de ses représentations et par la valeur de ses artistes.

Il y a, dans les trente artistes qui composent la troupe, des artistes de grand mérite, et surtout des acrobates d'une agilité extraordinaire ; c'est, en un mot, un spectacle agréable, et l'on passe un excellent moment à visiter le théâtre chinois, qui est sans conteste le théâtre de famille par excellence.

On n'essaye point de comprendre la pièce interprétée, non, cela serait d'ailleurs impossible ; l'intérêt serait illusoire si l'on songe que les pièces théâtrales durent en Chine au *minimum* deux mois (!). Ce qui est plus intéressant, c'est précisément l'interprétation d'un rôle quelconque par ces artistes chinois, que l'on a toujours opposés aux mimes européens, ce qui paraît quelque peu prétentieux.

Néanmoins le spectacle est assez intéressant, surtout pour les enfants, qui s'amuseront aux « clowneries » excentriques des acrobates et qui se divertiront aussi à la vue de ces habitants du Céleste-Empire, lesquels paraissent en de riches et somptueux costumes sur la coquette scène du théâtre.

Le spectacle est de la plus haute moralité,

c'est pour cela que nous engageons toutes les familles à faire visiter à leurs enfants le théâtre chinois qui donne tous les jours, à partir de 3 heures, des représentations théâtrales avec le concours de musiciens dont les instruments rappellent d'assez près la musique wagnérienne.

Le théâtre chinois, que nous n'hésitons pas à recommander aux familles est, en somme, une agréable distraction qui mérite d'être vue; c'est à ce titre que nous avons cru devoir en parler.

LE FACTEUR RURAL

I

C'était un solide gaillard.

Grand, fort, bien bâti, il portait haut la tête, une tête blonde comme celle d'un enfant, avec des yeux bleus francs et droits, une bouche toujours prête à rire et une moustache rousse crânement retroussée.

Tout le monde le saluait au passage d'un signe de tête ou d'un bonjour amical, et les paysans le faisaient souvent entrer dans leur ferme pour manger un morceau sur le pouce ou pour boire un verre de leur vin guilleret.

Il mangeait et buvait debout, les yeux fixés sur l'horloge qui manque rarement dans les salles basses, et quel que soit le temps qu'il faisait, il repartait toujours de bonne humeur avec sa chanson sur les lèvres.

Tout le monde le connaissait et tout le monde l'aimait, depuis Mougy, la ville coquette et fleurie, jusqu'aux Salves, le village enfoui au fond des montagnes comme un nid tombé, et quand on parlait de lui, on disait :

— C'est un brave !

Certes !

La médaille militaire, brillante comme au premier jour où il la reçut, étincelait sur sa poitrine et posait encore comme un rayon de gloire sur son humble blouse de facteur rural.

Et il en était fier, allez ! Au moins, on savait ainsi qu'il avait servi sa patrie et que c'était là-bas, dans quelque pays lointain, en combattant, qu'il avait laissé son bras gauche...

Car il était infirme, le pauvre, et la manche de sa blouse, pliée en deux, s'arrêtait juste à la hauteur de la médaille.

— Bonjour, mon brave ! lui criaient les gens, quand ils le voyaient passer de leur maison ou de leurs champs ; bonjour, mon brave !

Et ils avaient raison, car c'en était un.

II

Un rude métier que celui de facteur rural, et, quand on y songe, on s'apitoie sur le sort de ces malheureux hommes, qui, malgré les intempéries des saisons, malgré la grande chaleur des étés ou la gelée des hivers, s'en vont par monts et par vaux, traversent les bois et les ravins, gravissent les montagnes et font quelquefois trois kilomètres sous un soleil ardent ou sous la neige épaisse pour apporter dans quelque chaumière un bout de papier qui tient si peu de place dans leur havresac.

C'est un rude métier, et si peu rétribué encore ! Huit cents francs par an, de quoi ne point mourir de faim, pour marcher du matin au soir, se meurtrir aux pierres des chemins se déchirer aux ronces des bois, se brûler le sang au feu de juin et se glacer au givre de janvier.

Eh bien, malgré tout, Pierre Ladello l'aimait, ce métier, et il n'aurait pas voulu en changer, lui aurait-on offert de doubles appointements pour un travail moins pénible. Il l'aimait et rien ne l'épouvantait ; ni la longue traite à fournir, ni la pluie qui le trempait jusqu'aux os, ni la neige qui l'enveloppait de son suaire, ni le vent qui le poursuivait de son hurlement, il ne craignait rien, il ne redoutait rien...

C'est que, à moitié chemin de Salves et de

Mougy, s'élevait une maisonnette à toit de briques, une pauvre petite maison isolée sur le seuil de laquelle une jeune fille se tenait debout, l'attendant au passage, et il entra toujours se reposer quelques minutes dans la salle basse, l'été pleine d'une ombre fraîche, l'hiver remplie des clartés de l'âtre.

Il causait un instant avec la maman, embrassait la jeune fille sur le front et repartait.

C'était sa fiancée.

Il devaient se marier aux premiers beaux jours, à l'avril précoce qui met des chansons dans les branches et passe aux églantines délicates leur robe couleur d'aurore.

Ils l'attendaient, ce doux mois d'avril, avec une grande impatience, ils l'appelaient de tous leurs vœux et formaient déjà maints projets d'avenir.

Seraient-ils assez heureux ! dans leur modeste intérieur, ils auraient plus de joie que les riches et les puissants, car ils posséderaient la paix du cœur, la tranquillité d'esprit et leur tendresse mutuelle.

Malgré leur pauvreté, ils ne souffriraient point. Le bon Dieu qui veille sur chacune de ses créatures, sur la plus infime comme sur la plus altière, leur viendrait en aide. Il permettrait que le travail ne chôme point et récompenserait ainsi leur vaillance.

Et le soir, ils se reposeraient des fatigues de la journée avec un hymne de reconnaissance dans le cœur et une prière sur les lèvres.

Tout cela viendrait à cette époque du renouveau, dans ce premier mois printanier qui fait éclorre les fleurs et dont le nom vibrerait à leurs oreilles comme une musique délicieuse.

Avril ! avril !

III

Avril revint et cria brusquement :

— Me voici ?

Aussitôt, pour lui faire place, la neige qui couvrait encore la campagne disparut et il put, à son gré, jeter des fleurs dans la mousse, accrocher des nids dans les arbres, et montrer en riant sa tête nimbée de rayons à travers la jeune feuillade.

Il apporta avec lui la bonne chaleur qui reconforte les hommes et fait croître les plantes, et il mit un rêve de plus dans le cœur de Pierre Ladello et dans celui de sa promise.

Il fallait voir de quel pas léger le facteur rural arpentait maintenant les chemins débarrassés de givre et de glace et de quel sourire radieux Suzanne l'accueillait.

Ils devaient s'épouser à la fin du mois et déjà la jeune fille travaillait à sa robe de mariée, une belle robe de cachemire bleu, au corsage de laquelle elle épinglerait un bouquet d'oranger enrubanné.

Pierre avait commandé un habillement neuf, qui lui servirait ensuite pour les grands dimanches...

Et la maman priait Dieu dans le fond de son cœur de bénir leurs projets et de bénir leur union prochaine.

IV

L'avril qu'ils attendaient avec tant d'impatience devait apporter un deuil...

Voici :

Un jour Pierre arriva plus tard que de coutume à la maisonnette de sa fiancée. Si le soleil avait fait croître les fleurs, il avait aussi fait fondre les neiges, et maintenant les ruisseaux semblaient métamorphosés en petites rivières. L'un d'eux surtout, celui que d'ordinaire il traversait presque à sec, s'était subitement gonflé à ce point que le facteur rural avait dû faire un très grand tour et changer une partie de son itinéraire.

Il trouva Suzanne inquiète de ce retard involontaire, et ne put la faire sourire comme de coutume.

Pourquoi ?

Sans doute parce que, ayant passé plus de temps en route, il pouvait à peine aujourd'hui s'arrêter auprès d'elle.

Un baiser seulement à sa fiancée et déjà il

repartait. Ne fallait-il pas qu'il arrivât à l'heure exacte pour l'arrivée du courrier ? Il ne portait qu'une lettre cependant, une seule, mais elle pressait, elle était chargée.

— Eh ! garçon ! lui aurait crié un paysan comme il passait devant la ferme, prends-moi ça, veux-tu ? tu m'éviteras d'aller à la ville.

— Je veux bien, père Marienne.

— Et prends garde qu'on ne te vole en route, il y a gros d'argent là dedans, sais-tu, continua-t-il, en lui remettant l'enveloppe sur laquelle l'adresse s'étalait en mauvais orthographe.

— Oh ! n'ayez crainte ! répondit le facteur. D'abord il n'y a point que je sache de brigands dans le pays, ensuite j'ai mon joujou, tenez...

Il montra un revolver qui ne le quittait pas dans ses longues courses.

— A la bonne heure ! reprit le paysan, me voici tranquille. Ce soir, à ton retour, tu viendras boire un coup, je t'attendrai. Ah ! fit-il, j'oubliais... Elle arrivera bien demain de bonne heure, point vrai, cette lettre ?

— Oui, certainement.

— C'est pour le fi ! tu vois...

— N'ayez crainte ! répéta-t-il.

Et il partit avec cette seule lettre dans son sac de cuir, marchant plus vite, car il avait déjà du retard, et que la lettre devait être expédiée par le prochain courrier, afin d'arriver le lendemain au fi du bonhomme.

V

Suzanne le regarda s'éloigner. Elle l'aimait tant, la chère créature, que, malgré son infirmité, aucun homme n'eût été aussi beau à ses yeux, et elle pensait : « Bientôt je serai sa femme », avec une indicible joie.

Voici que tout à coup un cri retentit qui, traversant l'air, arriva jusqu'à elle.

Pierre l'entendit aussi, car il se retourna brusquement, croyant peut-être qu'il venait de la maisonnette ; mais, voyant Suzanne sur la porte, il continua sa route, écoutant encore.

A peine avait-il fait quelques pas qu'un autre cri, un appel désespéré, parvint à ses oreilles.

De nouveau il s'arrêta, se demandant d'où il venait.

Mais la jeune fille courait déjà vers le ruisseau des Aygues, dont on apercevait la passerelle dans le pré voisin.

— Pierre ! Pierre ! c'est ici !

Il l'eût rejoint en moins de deux minutes, et tous deux se penchèrent anxieusement sur l'eau devenue bourbeuse, profonde en cet endroit et très rapide.

— Pourtant, dit-il, on a crié... Peut-être n'est-ce pas ici ?

— La voix venait bien de ces côtés, affirmait-elle ; et... tenez... là, voyez, Pierre, qu'est-ce que c'est qui flotte sous l'eau ? on dirait... on dirait... un chapeau !

Il se pencha plus avant et, à l'aide d'une gaule, retira effectivement un chapeau d'enfant que Suzanne reconnut aussitôt.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, c'est le petit Toine Marchand qui est tombé là ! Je l'ai vu passer tout à l'heure, et c'est bien son chapeau. Mais que faites-vous, Pierre ?... Est-ce que vous allez...

Il ne lui donna pas le temps d'achever sa phrase.

— Prenez mon sac, vite, Suzanne, et portez la lettre s'il le faut... lui dit-il, je vais sauver le petit.

Avant même qu'elle eût pu le retenir, se cramponner à lui, car il y avait un véritable danger pour Pierre à se hasarder ainsi, infirme comme il était, il se jetait à l'eau sans réflexion, avec cette seule idée présente à l'esprit : ramener le petit.

Le ramener ? Ah ! bien oui ! Il le trouva bien cependant, mais le moyen de remonter à la surface avec cette main crispée qui serrait la sienne et paralysait ses mouvements !

Encore s'il avait eu ses deux bras ! Il lutta, fit des efforts surhumains, mais l'enfant, dans le spasme de l'agonie peut-être, serrait, serrait..

Il ne pouvait même pas, le malheureux, lui faire lâcher prise, et il se sentait à bout de force, épuisé, entraîné par le courant.

— Au secours! au secours! cria Suzanne.

Mais la campagne était déserte, les maisons éloignées et personne ne l'entendit.

— Au secours! répéta-t-elle.

Hélas!

Elle resta là, les yeux fixés sur cette eau qui l'épouvantait, et compta les secondes aux pulsations de son cœur.

Mais les secondes, les minutes se succédèrent, le temps passa et le malheureux garçon ne remonta pas.

Alors, croyant peut-être qu'il reviendrait plus loin, elle se mit à courir le long du ruisseau démesurément grossi.

— Et... et le sac? pensa-t-elle soudain.

Elle revint sur ses pas, le grit, le serra sur sa poitrine comme s'il restait encore après lui la chaleur du corps disparu, et reprisa sa course affolée.

Comme elle ne rencontra personne qui pût lui venir en aide, et qu'il n'y avait plus à s'illusionner sur le sort de Pierre, elle courut ainsi presque sans s'arrêter jusqu'à la ville, et les employés de la petite poste la virent entrer au milieu d'eux, effarée, les yeux hagards.

— Voici, dit-elle en tendant le sac, il y a là dedans une lettre dont Pierre m'a parlé, elle est chargée; comme... comme il est mort... noyé, si je ne l'avais pas apportée, on... aurait pu croire... peut-être qu'il était... parti avec... cette lettre. Je... je n'ai pas voulu... qu'on croie ça!

On la fit asseoir, on la questionna, on essaya de la rassurer et, l'alarme étant donnée, on alla immédiatement faire des recherches qui firent découvrir le corps du malheureux garçon non loin de Mougy. Celui de Toine, aussi, car l'enfant serrait encore la main du noyé.

Il y a des années que cela s'est passé. Suzanne vit encore, mais elle est restée fidèle à la mémoire de son fiancé et, dans la maisonnette où chaque jour en passant, il s'arrêtait, elle vieillit, gardant pieusement au fond de son cœur le souvenir du pauvre facteur rural.

Jean BARANCY.

LE CURÉ DE CUCUGNAN

Tous les ans, à la Chandeleur, les poètes provençaux publient en Avignon un joyeux petit livre rempli jusqu'aux bords de beaux vers et de jolis contes. Celui de cette année m'arrive à l'instant, et j'y trouve un adorable fabliau que je vais essayer de vous traduire en l'abrégeant un peu... Parisiens, tendez vos mannes. C'est de la fine fleur de farine provençale qu'on va vous servir cette fois.

L'abbé Martin était curé... de Cucugnan.

Bon comme le pain, franc comme l'or, il aimait paternellement ses Cucugnais; pour lui son Cucugnan aurait été le paradis sur terre si les Cucugnais lui avaient donné un peu plus de satisfaction. Mais, hélas! les araignées filaient dans son confessionnal, et le beau jour de Pâques les hosties restaient au fond de son saint ciboire. Le bon prêtre en avait le cœur meurtri, et toujours il demandait à Dieu la grâce de ne pas mourir avant d'avoir ramené au bercail son troupeau dispersé.

Or, vous allez voir que Dieu l'entendit.

Un dimanche, après l'Evangile, M. Martin monta en chaire.

« Mes frères, dit-il, vous me croirez si vous voulez: l'autre nuit, je me suis trouvé, moi, misérable pécheur, à la porte du paradis.

« Je frappai, saint Pierre m'ouvrit!

« Tiens! c'est vous, mon brave monsieur Martin, me fit-il; quel bon vent...? et qu'y a-t-il pour votre service?

« — Beau saint Pierre, vous qui tenez le

grand livre et la clé, pourriez-vous me dire, si je ne suis pas trop curieux, combien vous avez de Cucugnais en paradis?

« — Je n'ai rien à vous refuser, monsieur Martin, asseyez-vous, nous allons voir la chose ensemble. »

« Et saint Pierre prit son gros livre, l'ouvrit et mis ses bésicles :

« Voyons un peu : Cucugnan, disons-nous. Cu... cu... Cucugnan. Nous y sommes. Mon brave monsieur Martin, la page est toute blanche. Pas une âme... Pas plus de Cucugnais que d'arêtes dans une dinde.

« Comment! personne de Cucugnan ici? Personne? Ce n'est pas possible! Regardez mieux...

« — Personne, saint homme. Regardez vous-même si vous croyez que je plaisante.

« Moi, pécaire! je frappais des pieds, et, les mains jointes, je criais miséricorde. Alors saint Pierre :

« Croyez-moi, monsieur Martin, il ne faut pas ainsi vous mettre le cœur à l'envers, car vous pourriez en avoir quelque mauvais coup de sang. Ce n'est pas votre faute, après tout. Vos Cucugnais, voyez-vous, doivent faire à coup sûr leur petite quarantaine en purgatoire.

« — Ah! par charité, grand saint Pierre! faites que je puisse au moins les voir et les consoler.

« — Volontiers, mon ami... Tenez, chaussez vite ces sandales, car les chemins ne sont pas beaux de reste... Voilà qui est bien... Maintenant, cheminez droit devant vous. Voyez-vous là-bas, au fond, en tournant? Vous trouverez une porte d'argent toute constellée de croix noires..., à main droite. Vous frapperez, on ouvrira. Adessias! Tenez-vous sain et gaillardet. »

« Et je cheminai... je cheminai! Quelle battue! J'ai la chair de poule rien que d'y songer. Un petit sentier, plein de ronces, d'escarboucles qui luisaient et de serpents qui sifflaient, m'amena jusqu'à la porte d'argent.

« Pan! pan!

« — Qui frappe? me fait une voix rauque et dolente.

« — Le curé de Cucugnan.

« — De...?

« — De Cucugnan.

« — Ah!... Entrez. »

« J'entrai. Un grand bel ange, avec des ailes sombres comme la nuit, avec une robe resplendissante comme le jour, avec une clé de diamant pendante à sa ceinture, écrivait, cra-cra, dans un livre plus gros que celui de saint Pierre...

« Finalement, que voulez-vous et que demandez-vous? dit l'ange.

« — Bel ange de Dieu, je veux savoir — je suis bien curieux peut-être — si vous avez ici les Cucugnais.

« — Les?...

« — Les Cucugnais, les gens de Cucugnan, que c'est moi qui suis leur prier.

« — Ah! l'abbé Martin, n'est-ce pas?

« — Pour vous servir, monsieur l'ange.

« Vous dites donc, Cucugnan... »

« Et l'ange ouvre et feuillette son grand livre, mouillant son doigt de salive pour que le feuillet glisse mieux.

« Cucugnan, dit-il en poussant un long soupir... Monsieur Martin, nous n'avons en purgatoire personne de Cucugnan.

« — Jésus! Marie! Joseph! personne de Cucugnan en purgatoire! O grand Dieu! où sont-ils donc?

« — Eh! saint homme, ils sont en paradis. Où diantre voulez-vous qu'ils soient?

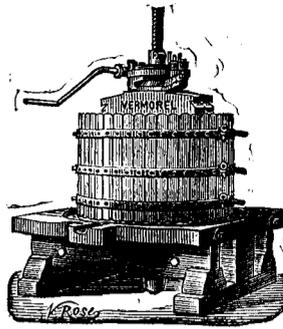
« — Mais j'en viens du paradis...

« — Vous en venez!... Eh bien?

« — Eh bien! ils n'y sont pas!... Ah! bonne mère des anges?...

« — Que voulez-vous, monsieur le curé? s'ils ne sont ni en paradis ni en purgatoire, il n'y a pas de milieu, ils sont...

V. VERMOREL, à VILLEFRANCHE (Rhône)



POMPES

A VIN

Pressoirs

FOULOIRS

ÉGRAPPOIRS

ALAMBICS

Grande Fabrique de Cuves et Foudres

Exposition de Lyon CHAI MODÈLE (Couple) PAVILON SPÉCIAL près la porte Tête-à-Or

Écrire à V. VERMOREL, à Villefranche (Rhône)

Éviter les contrefaçons

**CHOCOLAT
MENIER**

Exiger le véritable nom

LA REVUE POUR TOUS

Journal illustré de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE : Six mois, 6 fr. 50 ; un an, 12 fr.

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs : Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriet, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur, 19, rue des Saints-Pères, Paris.

Chapellerie Populaire

16, Rue de la Barre, 16

3.60 et 7.60

Immense Succès du

Rayon pour DAMES et FILLETTES à

3.60 et 4.80

SUCCURSALE : RUE TERME, 14

MARINIERS du RHONE

Roman par Gabriel GERIN
Ollendorff, éditeur, Paris

« — Sainte-Croix! Jésus, fils de David! Ai! ai! ai! est-il possible? Serait-ce un mensonge du grand saint Pierre? Pourtant je n'ai pas entendu chanter le coq!... Ai! pauvres nous! comment irai-je en paradis si mes Cucugnanais n'y sont pas? »

« — Ecoutez, mon pauvre monsieur Martin, puisque vous voulez, coûte que coûte, être sûr de tout ceci et voir de vos yeux de quoi il retourne, prenez ce sentier, filez en courant si vous savez courir... Vous trouverez à gauche un grand portail. Là, vous vous renseignerez sur tout. Dieu vous le donne! »

Et l'ange ferma la porte.

« C'était un long sentier tout pavé de braise rouge. Je chancelais comme si j'avais bu; à chaque pas, je trébuchais; j'étais tout en eau, chaque poil de mon corps avait sa goutte de sueur, et je haletais de soif... Mais, ma foi, grâce aux sandales que le bon saint Pierre m'avait prêtées, je ne me brûlerai pas les pieds. »

« Quand j'eus fait assez de faux pas clopin-clopant, je vis à ma main gauche une porte... non, un portail, un énorme portail, tout baillant, comme la porte d'un grand four. Oh! mes enfants, quel spectacle! Là on ne demande pas mon nom; là, point de registre. Par fournées et à pleine porte, on entre là, mes frères, comme le dimanche vous entrez au cabaret. »

« Je suis à grosses gouttes, et pourtant j'étais transi, j'avais le frisson. Mes cheveux se dressaient. Je sentais le brûlé, la chair rôtie, quelque chose comme l'odeur qui se répand dans notre Cucugnan quand Eloy, le maréchal, brûle pour la ferrer la botte d'un vieil âne. Je perdais haleine dans cet air puant et embrasé; j'entendais une clameur horrible, des gémissements, des hurlements et des juréments. »

« — Eh bien! entres-tu ou n'entres-tu pas, toi? me fait, en me piquant de sa fourche, un démon connu. »

« — Moi, je n'entre pas. Je suis un ami de Dieu. »

« — Tu es un ami de Dieu... Eh! b... de teigneux! que viens-tu faire ici?... »

« — Je viens... Ah! ne m'en parlez pas, que je ne puis plus me tenir sur mes jambes... Je viens, je viens de loin... humblement vous demander... si... si, par coup de hasard... vous n'auriez pas ici... quelqu'un... quelqu'un de Cucugnan... »

« — Ah! feu de Dieu! tu fais la bête, toi, comme si tu ne savais pas que tout Cucugnan est ici. Tiens, laid corbeau, regarde, et tu verras comme nous les arrangeons ici, tes fameux Cucugnanais... »

« Et je vis, au milieu d'un épouvantable tourbillon de flammes : »

« Le long Coq-Galine — vous l'avez tous connu, mes frères — Coq-Galine, qui se grisait si souvent, et si souvent secouait les puces à sa pauvre Clairon. »

« Je vis Catarinet... cette petite gueuse... avec son nez en l'air... qui couchait toute seule à la grange... Il vous en souvient, mes drôles! Mais passons, j'en ai trop dit. »

« Je vis Pascal, Doigt-de-Poix, qui faisait son huile avec les olives de M. Julien. »

« Je vis Babet, la glaneuse qui, en glanant, pour avoir plus vite noué sa gerbe, puisait à poignée aux gerbiers. »

« Je vis maître Grapasi, qui huilait si bien la roue de sa brouette. »

« Et Dauphine, qui vendait si cher l'eau de son puits. »

« Et le Tortillard qui, lorsqu'il me rencontrait portant le bon Dieu, filait son chemin, la barrette sur la tête et la pipe au bec... et fier comme Artaban... comme s'il avait rencontré un chien. »

« Et Coulaou avec sa Zette, et Jacques, et Pierre, et Toni... »

Emu, blême de peur, l'auditoire gémit en voyant, dans l'enfer tout ouvert, qui son père

et qui sa mère, qui sa grand'mère et qui sa sœur...

« Vous sentez bien, mes frères, reprit le bon abbé Martin, vous sentez bien que ceci ne peut pas durer. J'ai charge d'âmes, et je veux, je veux vous sauver de l'abîme où vous êtes tous en train de rouler, tête première. Demain, je me mets à l'ouvrage, pas plus tard que demain. Et l'ouvrage ne manquera pas! Voici comment je m'y prendrai. Pour que tout se fasse bien, il faut tout faire avec ordre. Nous irons rang par rang, comme à Jonquières, quand on danse. »

« Demain lundi, je confesserai les vieux et les vieilles. Ce n'est rien. »

« Mardi, les enfants. J'aurai bientôt fait. »

« Mercredi, les garçons et les filles. Cela pourra être long. »

« Jeudi, les hommes. Nous couperons court. »

« Vendredi, les femmes. Je dirai : Pas d'histoires! »

« Samedi, le meunier!... Ce n'est pas trop d'un jour pour lui tout seul... »

« Et, si dimanche nous avons fini, nous serons bien heureux. »

« Voyez-vous, mes enfants, quand le blé est mûr, il faut le couper; quand le vin est tiré, il faut le boire. Vous avez assez de linge sale, il s'agit de le laver, et de bien le laver. »

« C'est la grâce que je vous souhaite. Amen! »

Ce qui fut dit fut fait. On coula la lessive.

Depuis ce dimanche mémorable, le parfum des vertus de Cucugnan se respire à dix lieues à l'entour.

Et le bon pasteur, M. Martin, heureux et plein d'allégresse, a rêvé l'autre nuit que, suivi de tout son troupeau, il gravissait, en resplendissante procession, au milieu des cierges allumés; d'un nuage d'encens qui embaumait et des enfants de chœur qui chantaient *Te Deum*, le chemin éclairé de la cité de Dieu.

Et voilà l'histoire du curé de Cucugnan, telle que m'a ordonné de vous le dire ce grand gueusard de Roumanille, qui la tenait lui-même d'un autre bon compagnon.

Alphonse DAUDET.

RÉOUVERTURE DU CASINO

Le Casino des Arts a ouvert ses portes le samedi 25 août, devant une salle absolument comble. Public choisi, enthousiaste, rien n'a manqué au succès de la direction : M. Guillet; du sympathique administrateur général : M. Marty, et de leur phalange de brillants artistes. La gymnastique, les excentricités, le chant, la danse ont une large part dans cet ensemble parfait.

Citons comme très applaudie une jeune et jolie chanteuse : M^{lle} Donaval, à la voix fraîche et sympathique; les duettistes Vernier-Odetta, parfaits dans un répertoire fantaisiste; les amusants chanteurs excentriques : les Delphinos. Puis, du côté des hommes : Chailler, l'ami des Lyonnais, le chanteur populaire, heureux de retrouver ses fidèles admirateurs; heureux, eux aussi, de l'acclamer; M. Vignais dans ses ahurissantes désarticulations; le *trio Natta*, dont le chef *Natta* obtint de si légitimes succès au Grand-Théâtre de Lyon; les Huxmore, des gymnastes étourdissants; M^{me} Julia Vallet, Lili Vatron, Cléot Belgrade; MM. Pipo, Dagoubert, Montval, etc. En somme une véritable phalange artistique de premier ordre qui, bientôt, s'accroîtra encore d'attractions nouvelles.

Voilà une saison qui s'ouvre brillamment.

RÉOUVERTURE DE LA SCALA

La réouverture de la Scala a eu lieu le 1^{er} septembre; on interprétera spécialement à la Scala l'opérette et la comédie. La troupe comprend quarante personnes.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

L'approche de la liquidation se fait sentir, les cours sont plus discutés, et le mouvement d'affaires reprend une certaine activité.

Aujourd'hui, après un début très ferme, les cours ont fléchi sans cause apparente, puis des demandes sont survenues, et la clôture se fait aux plus hauts cours.

Le 3 %, qui finissait hier à 103 57, a débuté à 103 70, a reculé à 103 45 et clôture à 103 70.

Le 3 1/2 finit à 108 42 en hausse de 0,07.

L'Amortissable cote 101 70 dernier cours.

Le Crédit Foncier a progressé de 375 à 903 75; le Crédit Lyonnais de 125 à 715.

La Société Générale cote 463 75, et le Comptoir National à 512 50.

Le Suez est à 287 375.

Pas de changement notable sur nos Chemins.

Les fonds étrangers sont en reprise presque générale.

L'Italien clôture à 82 35.

L'Extérieure a monté de 5/8 à 67 5/8.

Le Turc vaut 25 57; le Hongrois 99 5/8.

Le Russe 4 % consolidé est à 101 25, et le 3 % 1891 à 89 05.

Sur le marché en banque, signalons une vive reprise sur les actions de la Langlaagte, qui se sont avancées à 115.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro

Chroniques : Le courrier de Paris, par Pierre Véron. — Variété : l'Orphelinat de Cempuis, par G. Lenôtre. — La mode, par Ludka. — La Semaine scientifique, par le docteur Servet de Bonnières. — A propos de l'ouverture de la chasse, par X... — Pêche au sterlet, en Russie. — Le Sport, par Archiduc.

Explications des gravures, échecs, récréations, rébus, revue comique, bibliographie, science amusante, etc.

En supplément : Rédemption, roman par M. G. Lenôtre. — Illustrations, de M. P. Vidal.

OUVRAGES DE M. CHARLES FUSTER

Pour recevoir franco ces ouvrages, il suffit d'en faire la demande au bureau du SEMEUR, 92, boulevard du Port-Royal, à Paris.

POÉSIE

L'Ame Pensive (2 ^e édition)	3 ^{fr} »
Les Tendresses (2 ^e édition)	4 »
Poèmes (2 ^e édition)	4 »
L'Ame des Choses (4 ^e édition)	4 »
Le Siècle Fort	0 50
Sonnets (2 ^e édition)	1 »
Devant la mer grande	2 »

PROSE

Contes sans prétention	2 50
Essais de Critique (3 ^e édition)	3 50
Les Poètes du Clocher (édition princeps)	10 »
(3 ^e édition)	6 »
Les Pensées d'une Femme	0 50
Un Prince Ecrivain	0 50

L'ANNÉE DES POÈTES (1890)

Prix : DIX francs.

Aux bureaux du Semeur, 92, boulevard du Port-Royal, Paris.

OUTILLAGE POUR AMATEURS et INDUSTRIELS

Fournitures pour le Découpage

FABRIQUE de TOURS et SCIENS-MÉCANIQUES

OUTILS DE TOUTES SORTES - 30000 Outils

TIERSOT, B^{is}, rue des Gravilliers, 16, Paris

HORS CONCOURS 1889

Le Tarif-Album (250 pages, 600 grav.) franco contre 0^{fr}65



VIENT DE PARAITRE
LE
Guide Bleu

GUIDE DES VISITEURS A L'EXPOSITION DE LYON

INDISPENSABLE A CEUX QUI VEULENT VISITER
L'EXPOSITION

*Contenant la Description complète des Palais,
Pavillons, Expositions particulières*

PRIX : 0 fr. 50, par la poste franco 0 fr. 60

EN VENTE

à l'Exposition, dans les Kiosques et Galeries et à

L'AGENCE FOURNIER

LYON, 14, rue Confort, 14, LYON

CRÉDIT OUVRIER

14, Cours Lafayette, 14
se charge de l'encaissement de
toutes les créances, par petits
acomptes hebdomadaires.

Huiles Minérales

RUSSES

Spéciales pour graissage
de machines, de la maison
GRANDJEAN, à Paris-
Levallois.

S'adresser à M. DUSSURGEY
fils, épicier, rue Féloin, 32, à
RIVE-DE-GIER (Loire).

**LE COURRIER
DES MODES**

PARISIENNES

12 pages - 15 centimes
plus complet que les journaux à 25 cent.
publie chaque samedi 50 modèles
élégants et pratiques de robes,
manteaux, chapeaux, costumes
d'enfants, ouvrages, etc., avec
explications et patrons découpés.
Feuilletons, Causerie médicale
p^{re} M^{me} le D^r BERTILLON. Etude :
**QUE FERONS-NOUS
DE NOS FILLES?**
décrivant toutes les professions
et métiers pouvant être exercés
par des femmes. Nombreuses
primes. Chez tous les libraires.
ABONNEMENTS D'ESSAI
Pour 3 mois (156 pages), le journal
simple : 2^f 50. Avec chaque fois une
gravure coloriée, 3 mois : 5^f. Pour
s'abonner, envoyer mandat-poste ou
timbres aux Editeurs : IMANS & C^{ie},
35, RUE DE VERNEUIL, PARIS

VIENT DE PARAITRE
La Fiancée du Docteur

Par Paul SAMY

Un volume grand in-18. — Chez tous les Libraires

VIENT DE PARAITRE
LE
PLAN DE LYON

MONUMENTAL, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

Publié par la Société des Plans Monumentaux
DE FRANCE

Prix : 1 franc

FRANCO PAR LA POSTE : 1 FR. 15

EN VENTE A L'AGENCE FOURNIER, ÉDITEUR, 14, RUE CONFORT

AGENCE FOURNIER

LYON — 14, RUE CONFORT, 14 — LYON

CONCESSIONNAIRE DES MURS COMMUNAUX

Des Villes de Lyon, de St-Etienne et de Grenoble

D'un très grand nombre de Murs de refend et de Murs particuliers appartenant à divers propriétaires

AFFICHEUR DE LA VILLE DE LYON, DE LA PRÉFECTURE, DES THÉÂTRES ET DES PRINCIPALES ADMINISTRATIONS

AFFICHAGE GÉNÉRAL

A Lyon, dans toute la France et à l'Étranger. — Conditions et Prix suivant importance de commande.
Organisation spéciale donnant **toutes garanties** d'exécution **consciencieuse, rapide et complète**
de toutes combinaisons de publicité par l'Affichage.

PLUS DE HUIT CENTS EMPLACEMENTS RÉSERVÉS

Travaux contrôlés. — Exécution irréprochable.

SUCCURSALES :

ST-ETIENNE, Rue Ste-Catherine, 6
MACON, Rue Sigorgne, 20

VALENCE, Rue Madier-Montjau, 71
GRENOBLE, Place Grenette

DIJON, Rue de la Liberté, 68
CHALON-S/S, Quai des Messageries, 8

CLERMONT-FERRAND, 2 Boulevard Desaix, 2

EXPOSITION DE LYON

en Vente le

CATALOGUE OFFICIEL

DES EXPOSANTS

GROUPE I

BEAUX-ARTS

Peinture

SCULPTURE

Architecture

GROUPE VIII

MÉCANIQUE GÉNÉRALE

Electricité

Génie Civil, Chemins de Fer

Carrosserie

GROUPE IX

ALIMENTATION

Céréales, Viandes et Légumes, Boissons fermentées
Condiments, Etablissements de ConsommationPrix du Fascicule : **1 Franc**Par la Poste : **1 fr. 15****EN VENTE**à l'EXPOSITION, dans les Galeries et dans les Kiosques
et à l'Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

KIOSQUES & URINOIRS LUMINEUX

DE LYON ET SAINT-ÉTIENNE

Affichage Diurne et Nocturne

AFFICHES PEINTES
SUR ÉCRANS ET SOUBASSEMENTS*Les abonnements sont reçus.*

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon

et dans ses Succursales de

ST-ÉTIENNE, GRENOBLE et MACON

LA DYNAMITE A LYON

Qu'on se rassure ! la dynamite en question ne nécessitera pas le déplacement des sbires du Préfet de police et l'inventeur reconnaît lui-même que son produit est inoffensif.

Inoffensif pour qui l'emploie, mais non inoffensif pour ceux auxquels il est destiné. Ceux-ci ne sont plus ni des capitalistes, ni des patrons, ce sont de simples vers, de ceux qui causent à la santé des enfants des dommages incalculables et la dynamite dont nous parlons est le *bonbon vermicide à la spilegine du docteur Paterson*, dit : *la dynamite des vers*.

Si jamais un surnom a été bien appliqué, c'est bien ce dernier.

Toute plaisanterie à part, nous ne saurions trop conseiller aux mères de famille soucieuses de la santé de leurs enfants, ces bonbons bien-faisants qui ne coûtent que quelques centimes et leur feront faire l'économie de quantité de médicaments impuissants.

Boîte : **UN franc** dans toutes les Pharmacies.

Vient de Paraître

SERVICE D'ÉTÉ

DEMANDEZ DANS LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

INDICATEUR DES CHEMINS DE FER

contenant toutes les modifications survenues
à l'Horaire des chemins de fer P.-L.-M.
pour le Service d'Été.Prix : **50 cent.** — Franco, **55 cent.**

VENTE EN GROS

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON

FORTE REMISE AUX MARCHANDS

EXPOSITION DE LYON

L'AGENCE FOURNIER

Rue Confort, 14

MET EN VENTE des CARNETS

DES

TICKETS COLLECTIFS

AU PRIX DE **5 FR.** DONNANT DROIT D'ENTRÉE

A l'Exposition.

Au Village et au Théâtre
Anamites.

Au Diorama Jacquard.

Au Couronnement du Czar

Au Chemin de fer de Tom-
bouctou.

Au Village de Fellalabs.

Au Concert des Aissaouas.

Au Théâtre Egyptien et Turc

et enfin dans le Parc Aérostatique, où ont lieu les
ascensions du Ballon Captif.Tous ces Tickets sont distinctes et peuvent être utilisés
au gré du visiteur. — Le Ticket collectif comprenant les
9 Billets ci-dessus se vend **5 francs**.

VELOUTINE

POUDRE DE RIZ SPÉCIALE, Préparée au Bismuth
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE et INVISIBLE

Seule récompense à l'Exposition universelle de 1889

Se défier des Imitations et Contrefaçons
Jugement du Tribunal civil de la Seine, du 8 mai 1875.

CH. FAY,

Inventeur, 9, rue de la Paix, PARIS